



HAL
open science

Pratiques et représentations juvéniles de l'écriture à l'ère d'internet.

Carine Leporcq, Jean-Louis Siroux, Hugues Draelants

► **To cite this version:**

Carine Leporcq, Jean-Louis Siroux, Hugues Draelants. Pratiques et représentations juvéniles de l'écriture à l'ère d'internet. : Les Cahiers de Recherche du Girsef n° 94. 2013. hal-00980171

HAL Id: hal-00980171

<https://hal.science/hal-00980171>

Preprint submitted on 17 Apr 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Cahiers de recherche du Girsef

PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS JUVÉNILLES DE L'ÉCRITURE À L'ÈRE D'INTERNET

Carine Leporcq, Jean-Louis Siroux, Hugues Draelants

N°94 ▪ JUIN 2013 ▪



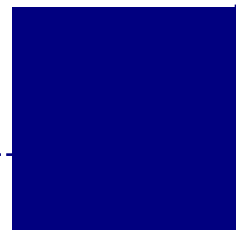
Le **Girsef** (Groupe interdisciplinaire de recherche sur la socialisation, l'éducation et la formation) est un groupe de recherche pluridisciplinaire fondé en 1998 au sein de l'Université catholique de Louvain. L'objectif central du groupe est de développer des recherches fondamentales et appliquées dans le domaine de l'éducation et de la formation. Les priorités de recherche du Girsef se déclinent aujourd'hui autour de trois axes, assumés par trois cellules :

- Politiques éducatives et transformations des systèmes d'enseignement
- Dispositifs, motivation et apprentissage
- Parcours de vie, formation et profession

Les **Cahiers de recherche du Girsef** sont une collection de documents de travail dont l'objectif est de diffuser des travaux menés au sein du Girsef et de la Chaire de pédagogie universitaire (CPU) ou auxquels sont associés des membres du Girsef ou de la CPU. Leur statut est celui d'une prépublication (*working paper*). En tant que tels, bien que chaque Cahier fasse l'objet d'une relecture par le responsable de la publication et par un membre du Girsef, la responsabilité finale de leur publication revient à ses auteurs. De plus, les Cahiers restent la propriété de leurs auteurs qui autorisent par leur mise en ligne leur reproduction et leur citation, sous réserve que la source soit mentionnée.

Les Cahiers de recherche du Girsef sont téléchargeables gratuitement sur notre site www.uclouvain.be/girsef ainsi que sur le site <http://hal.archives-ouvertes.fr/> et sur le site www.i6doc.com, où il est également possible de commander sous format papier le recueil des Cahiers parus dans l'année.

Responsable de la publication : Hugues Draelants
Secrétariat de rédaction : Dominique Demey
Contact : Dominique.Demey@uclouvain.be



PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS JUVÉNILLES DE L'ÉCRITURE À L'ÈRE D'INTERNET

Carine Leporcq, Jean-Louis Siroux, Hugues Draelants ¹

Ce cahier présente les principaux résultats d'une recherche sur les pratiques et les représentations de l'écriture menée auprès d'adolescents de 15 ou 16 ans scolarisés dans un établissement d'enseignement secondaire général en Belgique francophone. L'écrit, qui est au cœur des technologies de la communication, occupe une place centrale dans la vie quotidienne de ces jeunes. Si les formes d'écriture instrumentales et tournées vers autrui dominant, des formes d'écriture plus expressive et intimiste sont également très répandues, en particulier chez les filles. L'enquête analyse également le rapport des jeunes au français standard. Assez classiquement, on constate que ce rapport varie selon le contexte d'usage. En revanche, le conformisme dont font preuve les jeunes interrogés vis-à-vis de la norme orthographique interpelle. En ce domaine, les variations de langage sont peu acceptées. Ce résultat, qui est apparu comme majeur et surprenant, dans la mesure où ces jeunes entretiennent un rapport plutôt relâché et approximatif à la norme orthographique, conduit les auteurs à souligner fortement la dimension morale de l'écriture.

Mots-clés : adolescence, écriture, orthographe, culture juvénile, variation linguistique, internet, norme morale

¹ Carine Leporcq est enseignante, titulaire d'un Master en sciences de l'éducation, Jean-Louis Siroux et Hugues Draelants sont tous deux sociologues, membres du Girsef.

Introduction

Ce cahier propose une réflexion sur les pratiques d'écriture et le rapport à la langue écrite des adolescents². Les moyens de communication modernes, comme on le sait, favorisent de nouvelles formes d'écriture. Nombreux sont ainsi les adolescents qui envoient de manière régulière (et parfois intensive) des SMS, des « tweets », ou fréquentent des réseaux sociaux (ex. Facebook, Tumblr) et des groupes de discussion (« chats ») sur internet dans lesquels l'échange s'opère essentiellement sous un mode scriptural.

Dans le discours public, ces évolutions suscitent des réactions pour le moins contrastées. Alors que les uns louent l'« inventivité » et la « créativité » des nouvelles formes d'expression, les autres fustigent le laxisme orthographique et grammatical des jeunes générations. A en croire certains discours, l'orthographe serait en crise et la langue française en danger.

La tentation est grande de relier ce présumé « déclin » de la maîtrise de la langue à l'apparition des nouveaux modes de communication. Or, qu'en est-il réellement ? Les jeunes sont-ils aussi

allergiques au français standard qu'on le dit ? Dans quels contextes et de quelles manières écrivent-ils ? Quels discours tiennent-ils à l'égard de la langue française et des usages qu'ils en font ?

C'est à partir de ces questions relativement intuitives que nous construisons la problématique de cette contribution. Dans un premier temps, nous analyserons les pratiques d'écriture (fréquence, modalités, registres de langue, etc.) d'adolescents en dehors du contexte scolaire. Nous prêterons ensuite attention à leur discours épilinguistique, c'est-à-dire non plus à leurs pratiques mais aux représentations de leurs pratiques.

Dans cette perspective, nous mobiliserons les résultats d'une recherche menée avec des adolescents de quatrième secondaire issus d'une école secondaire d'enseignement général de l'Entre-Sambre-et-Meuse. L'école accueille 700 élèves, belges pour la majorité, et résidant souvent dans les villages avoisinants. Du point de vue de son indice socio-économique, elle se situe dans la moyenne des écoles en Fédération Wallonie-Bruxelles.

² Ce cahier fait suite au mémoire réalisé par Carine Leporcq dans le cadre d'un master en sciences de l'éducation à l'Université de Louvain (Leporcq 2012). Intitulé « Pratiques d'écriture en dehors du cadre scolaire », le mémoire a été réalisé sous la direction de Hugues Draelants et Jean-Louis Siroux. Les auteurs remercient Bernadette Wynants, accompagnatrice du mémoire, pour ses indications judicieuses lors des différentes réunions de travail, et Philippe Hambye pour ses commentaires et sa relecture attentive d'une première version du texte.

L'enquête s'est déroulée en trois étapes distinctes. Dans un premier temps, un questionnaire a été distribué à l'ensemble des élèves de quatrième secondaire, soit 64 élèves. Notre objectif était de quantifier le recours à l'écrit des adolescents et de lister leurs pratiques d'écriture. Pour la construction de ce questionnaire, une phase exploratoire avait préalablement été réalisée auprès de dix adolescents de 15 ou 16 ans. Nous les avons réunis et leur avons posé des questions ouvertes sur leurs pratiques scripturales. Le questionnaire, inspiré de celui de Marie-Claude Penloup (2011), a été retravaillé au terme de cette phase exploratoire.

Dans un second temps, nous avons sélectionné six adolescents et leur avons demandé de conserver soigneusement tous leurs écrits sur une période de quinze jours (une semaine de vacances scolaires et une semaine d'école³). Nous poursuivions l'objectif d'analyser leurs pratiques d'écriture dans un contexte le plus proche possible de leur réalité de vie. Ainsi, toutes les productions en dehors du cadre scolaire ont été prises en compte sans exception. Il a bien été précisé à nos informateurs que le moindre petit papier, SMS, conversation électronique ou brouillon nous intéressait. Ainsi, il a été convenu

que si une conversation était supprimée ou un nom effacé, l'élève le mentionnerait en justifiant brièvement l'impossibilité pour lui de donner l'information. Enfin, il a été demandé à chacun de dater et de noter la provenance de chaque écrit. Si l'on peut supposer que, volontairement ou non, nos informateurs n'ont probablement pas transmis absolument tous leurs écrits, la masse et la diversité des documents récoltés est toutefois significative du soin avec lequel ils ont répondu à notre demande.

Dans un troisième temps, des entretiens semi-directifs ont été menés avec les six adolescents sur la base de leurs productions écrites. Ces entretiens ont constitué une source d'information complémentaire à l'analyse des documents récoltés. L'objectif de ces entretiens était de rendre intelligibles les différentes pratiques d'écriture et d'éclairer les logiques sociales qui les sous-tendent.

Dans la mesure du possible, nous nous sommes efforcés de constituer l'échantillon au moyen de critères (profession des parents, résultats scolaires, âge et sexe) assurant une certaine diversité. Force est toutefois de constater qu'au final l'échantillon s'avère plus homogène que

³ Au départ de l'enquête, beaucoup de jeunes semblaient d'accord de participer au projet. Mais après avoir pris connaissance des contraintes pratiques de la récolte d'informations, certains se sont désistés ou n'ont plus donné signe de vie. Leur réaction est assez compréhensible compte tenu du caractère intrusif de l'enquête. Par ailleurs, le fait de connaître l'enquêtrice ou un membre de sa famille rendait difficile la « perte de contrôle » demandée aux informateurs. Nous avons donc finalement veillé à contacter des adolescents qui n'étaient liés d'aucune manière à l'enquêtrice.

nous ne l'aurions souhaité. La composition sociale de l'établissement scolaire, le peu de réponses positives obtenues auprès de jeunes de classes populaires, et la révélation, en cours d'enquête, de données biographiques jusque là ignorées, en sont les causes principales. La relative homogénéité de l'échantillon invite évidemment à la prudence au moment

d'interpréter les résultats en termes de variation entre groupes sociaux ou classes sociales. Cela étant, la méthodologie de l'enquête (plus intensive qu'extensive puisqu'il s'agit d'analyser en profondeur un petit nombre de cas) a été, dès l'origine, conçue en vue de privilégier l'analyse des variations intra-individuelles à l'analyse des variations inter-individuelles.

Ce qu'écrire veut dire

Une première observation dégagée de cette enquête concerne la quantité et la fréquence, toutes deux élevées, des pratiques d'écriture des jeunes interrogés. Pour peu que l'on considère toute activité scripturale comme une pratique d'écriture, on constate en outre que leurs pratiques d'écriture sont variées, tant du point de vue des supports que des visées expressives ou des registres de langage mobilisés.

Parmi toutes ces pratiques, l'écriture de SMS et l'utilisation des messageries instantanées ou des sites de réseaux sociaux sont les plus fréquemment mentionnées. On connaît en effet l'importance décisive qu'occupent désormais ces médias et objets techniques dans le quotidien des adolescents, qui leur permettent d'être constamment en lien avec leur réseau relationnel (Draelants, 2004a). Mais l'utilisation des nouvelles technologies ne constitue pas, loin de là, la seule façon d'écrire de ces jeunes gens. Ainsi, près de 3 jeunes sur 4 disent écrire de la correspondance (destinée à la famille ou aux ami(e)s et petit(e)s ami(e)s). Cette

pratique varie assez nettement selon le sexe, puisqu'elle n'est rapportée que par un peu plus d'un garçon sur 2 alors qu'elle concerne la quasi-totalité des filles (90%). Par ailleurs un peu plus de 4 adolescentes sur 10 confient écrire des histoires (parfois dans un objectif scolaire, mais parfois aussi avec l'ambition de participer à des concours, d'amuser les enfants de la famille ou simplement de tromper l'ennui). L'écriture à visée plus fonctionnelle est également une pratique quotidienne pour nombre d'entre eux. Les petits mots laissés à gauche et à droite servent à organiser la vie familiale (corvées, tâches à réaliser...) ou à communiquer des informations entre membres de la famille. Cette pratique d'écriture est assez répandue (plus de 3 jeunes sur 5), mais avec une nette différence entre filles et garçons. L'écriture de listes (de courses, de films, etc.) est aussi fréquente, comme en témoignent d'ailleurs les documents récoltés auprès des informateurs suivis de plus près. Plusieurs nous ont également transmis des textes recopiés (poèmes, citations,

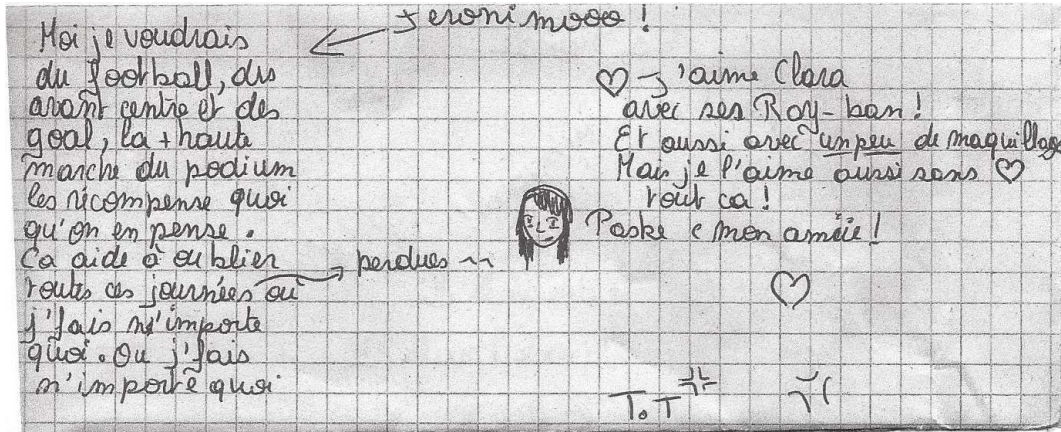


Figure 1 : « Moi je voudrais... »

Illustrations : L'écriture dans les marges des cahiers de cours, à la fois intime et ludique.

Ci-dessus : Côté intérieur droit de la fardes de cours d'Odile, une bonne élève de quatrième secondaire (filière générale, option scientifique).

Ci-contre : La marge du bloc de feuilles de cours de cette même élève.

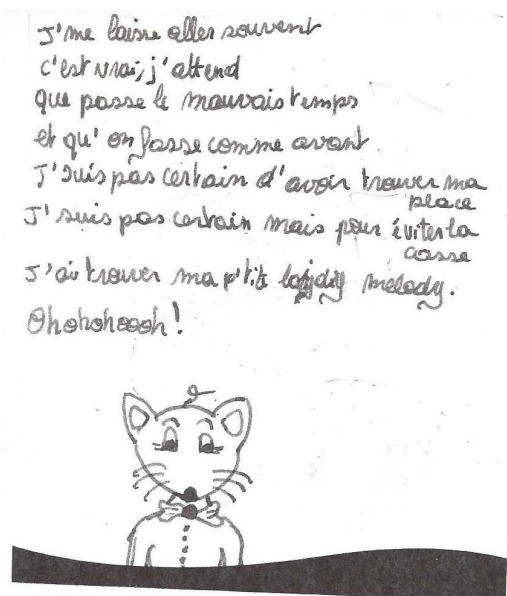


Figure 2 : « J'me laisse aller souvent »

Commentaire : Odile a pour habitude, comme nombre d'élèves, de transcrire ses pensées, ses états d'âmes sur ce qui lui sert de support scolaire (fardes, blocs de feuilles). Une façon d'exprimer des rêves et aspirations qui dépassent le cadre scolaire et qui permettent à l'élève de s'en échapper quelques instants. En même temps, la trace laissée sur le cahier, est aussi une façon de signifier et de rappeler au cœur même des productions scolaires l'existence de la vie extra-scolaire, de la culture juvénile. Notons également le côté ludique et pas seulement intime que revêt ce type d'écrit, parsemé de dessins et qui prend souvent la forme de poèmes, de chansons ou d'un mixte des deux (slam) comme c'est le cas ici.

paroles de chanson, etc.). Dans une visée plus identitaire, seules quelques jeunes filles rédigent un journal intime mais plus de un jeune sur trois écrit régulièrement ses pensées personnelles sur des supports divers : feuilles, ordinateurs, fardes, etc.

De manière générale, l'écriture apparaît davantage comme un moyen que comme une fin en soi. À les écouter, les jeunes écrivent beaucoup dans le but de communiquer ou de rester en contact avec le groupe de pairs. La rédaction de SMS, par exemple, enferme à la fois une dimension phatique (elle permet de se parler, de rester en contact, quitte à échanger des banalités) et une dimension expressive. Le SMS apparaît en effet comme un moyen commode de se confier sans être réellement face à l'autre, de s'isoler en restant attaché au groupe, de créer de l'intimité tout en préservant la distance spatiale. Ce sont régulièrement à de véritables conversations, parfois longues de plusieurs dizaines de SMS, que se livrent les jeunes que nous avons interrogés (qui déclarent en envoyer environ une centaine par jour⁴).

D'un point de vue plus formel, la place centrale prise par ce mode de

communication dans la vie quotidienne n'est pas dénuée d'effets. La transposition, sous forme scripturale, d'une interaction immédiate dans laquelle le contexte meta-langagier reste le plus souvent inaccessible, influe considérablement sur les conventions d'écriture en vigueur (Draelants 2004b). En l'absence de telles indications, le message peut en effet vite être mal interprété. C'est pourquoi une dimension importante de la culture du « chat » ou « SMS » consiste à construire un langage susceptible d'être compris et « correctement » interprété en dépit de cette absence d'indices paraverbaux (intonation, ton de la voix, etc.) et non verbaux (expressions du visage, geste, etc.). Les locuteurs ont par exemple recours à divers symboles (comme les « smileys » ou « émoticônes ») de sorte à exprimer, de façon scripturale, les attitudes et les émotions qui relèvent habituellement de la communication paraverbale et non-verbale. Ces symboles, qui recourent de manière créative aux signes de la ponctuation (:-{ pour la tristesse, :-) pour la joie , :-{) pour le flirt, :-/ pour l'indécision, etc.), donnent du relief à leur discours. Les smileys, les majuscules, les points d'interrogation ou d'exclamation surlignent constamment le sens du message, au point de se substituer aux

⁴ Ce qui est plus ou moins conforme à ce que nous apprennent les études qui se sont penchées sur le sujet, puisque selon une étude française de l'Arcep (Autorité de régulation des communications électroniques et des postes) parue en octobre 2012 les adolescents enverraient en moyenne 2500 SMS par mois, soit environ 83 SMS par jour.

mots ou de les rendre presque inutiles. La sémantique peut rester floue ou polysémique, sans grande conséquence sur la communication, dès lors que le recours aux marqueurs énonciatifs oriente le travail d'interprétation du récepteur.

En regard de notre matériau, on pourrait également émettre l'hypothèse que, dans les conversations entre pairs au moins, le sens du message est largement absorbé par la forme sous laquelle il est exprimé. La dimension phatique l'emporte souvent sur l'intention informative. Précisons tout de même qu'une telle observation n'a

rien d'exceptionnel, et n'est certainement pas l'apanage des discussions informelles entre jeunes. Il suffit pour s'en convaincre de s'intéresser aux travaux sur la sociologie des élites. Dans les soirées huppées de la grande bourgeoisie, les formes de la sociabilité mondaine (manière de se saluer, formules conventionnelles, recherche d'interconnaissance, etc.) se suffisent également à elles-mêmes (Pinçon et Pinçon-Charlot 2002/1997). Peu importe à la limite ce qui est dit, pourvu que ce soit dit de manière conforme aux « règles de la conversation » (Goffman 1987, Labov 1993/1972).

Du bon usage de la variation

Une deuxième observation importante concerne l'utilisation par les jeunes de plusieurs types de langage. A cet égard, notre analyse s'inscrit dans la lignée des travaux de J. Gumperz sur le rôle de la variation linguistique dans les interactions. Gumperz (1989) analyse les processus qui nous conduisent à utiliser différentes variantes langagières, et parfois à alterner entre elles, lorsque nous « engageons la conversation ». Le fait de passer, dans une même conversation d'une langue à une autre (ou d'un registre de langue à un autre) peut notamment s'expliquer par les conventions culturelles, les

intentions expressives et les stratégies de communication à travers lesquelles se joue la place de chacun dans l'interaction. Bien entendu, l'ampleur de ces variations dépend des ressources linguistiques dont dispose tout un chacun. Les individus puisent dans un « répertoire langagier » qui n'est pas infini. Selon les limites autorisées par son habitus sociolinguistique (Bourdieu 1982), un locuteur pourra mobiliser un nombre plus ou moins élevé de variantes lexicales, syntaxiques, morphologiques dont il fera un usage différencié selon le contexte d'interaction. Effets de « contexte » et effets de « socialisation » constituent ainsi deux

dimensions absolument indissociables de nos pratiques sociales en général (Lahire 2001), et de nos pratiques langagières en particulier.

Une analyse similaire peut être avancée pour rendre compte des pratiques d'écriture. Suivant le contexte d'écriture (support, identité et statut du récepteur, intention expressive, contexte scolaire ou extra-scolaire, etc.), les adolescents interrogés utilisent tantôt un langage soutenu avec une syntaxe complexe et un vocabulaire élaboré, tantôt un langage plus relâché, parsemé de mots d'anglais, d'abréviations et de mots inventés. De manière plus intéressante encore, on observe de la variation à l'intérieur même de certains discours écrits. Cette alternance peut donner davantage de clarté ou davantage de force au discours, en ce compris lorsque le locuteur prend quelque liberté à l'égard des normes du français standard. On sait, depuis Dell Hymes (1991), que la « compétence communicationnelle » ne se confond pas avec la « compétence grammaticale ». On peut fort bien utiliser la langue de manière grammaticalement correcte sans être compris, entendu ou pris au sérieux par son interlocuteur. Alors qu'inversement, il nous arrive de communiquer de manière efficace tout en dérogeant allégrement aux règles qui régissent le « bon usage » du français standard. Nous utilisons d'ailleurs tous et toutes régulièrement des mots qui ne figurent pas au dictionnaire (comme les noms de marques) sans même nous en rendre compte, et sans que cela ne

nuise à la bonne compréhension de nos interactions avec autrui. Les normes qui régissent la conversation ne sont pas celles qu'édicte les prescripteurs de normes.

Chez les adolescents que nous avons rencontrés, la variation s'exprime de différentes manières. Tout d'abord, au moyen d'une analyse linguistique un peu fine, mais qui nous ferait vite déborder du cadre de ce cahier, nous pourrions montrer qu'ils ajustent, peu ou prou, leur langage au contexte d'interaction, à la proximité entretenue avec le récepteur et à son statut social (« *Pour des personnes moins importantes, j'écris avec des mots plus simples mais sans faute, j'essaie de faire attention* », explique Laurent). La hiérarchisation des destinataires s'opère d'ailleurs par l'intermédiaire de distinctions parfois subtiles. Laurent estime par exemple « *plus grave* » d'écrire avec des fautes devant un professeur d'université que devant un professeur du secondaire.

Toutefois, le recours à la variation apparaît bien plus fréquent lorsque l'on compare des situations d'interaction distinctes qu'à l'intérieur d'une même situation d'interaction. Ainsi, dans les discussions par SMS qu'échangent Mélanie et ses amis, la variation ne s'exprime qu'à la marge (davantage d'abréviations ou de smileys dans un cas, de phrases complètes dans l'autre, etc.). Elle apparaît plus nettement lorsque l'on compare ces discussions aux textes que la même Mélanie publie dans le journal de son manège.

Conversations SMS entre Mélanie (Mé) et Martin (Ma)

Ma: Saluuuut... :D

Mé: Ca vas mieux dans ta petite tête ?

Ma: Oui et toi

Mé: Moi sa tjrs été (a)

Ma: MDR X)

Mé: En fait on se verra demain pq j'ai dadatation ajd... =s

Ma: Ok...:/

Mé: A demain <3

Ma: A demain<3 x 10000000000

Mé: Coucouuu :D tu px venir chez moi vers 13 h...=P

Ma: Ok j'arriiive alors :)

Mé: Ok alz

Ma: Que fait tu petit rat ?

Mé: Je met mon pyjama et toi ? xD

Ma: Je regard la tele

Mé: Mnt moi aussi

Ma: Tu regarde quoi ?

Mé: Tout s'explique et toi ?

Ma: Pareil :D

Mé: Tu t'es faite engueuler en rentrant ?

Ma: Oui pqq mon armoire d'équitation était en bordel ! x)

Mé: Haha xD x')



Mon bonheur c'est de me lever tôt le matin, affiler ce pantalon, mes bottes et un pull. Me diriger vers le près. En traversant celui-ci, rejoindre cet animal si magnifique. Enfourer mon visage dans ses crins et respirer à plein poumons cette odeur unique. Lui passer le licol et se diriger vers la barre d'attache. Commencer à la brosser pour débarrasser son poil blanc de la boue du pré. Curer un à un ses sabots. Poser délicatement le tapis sur son dos, suivis de la selle. Resserrer la sangle sous son ventre. Introduire le mors dans sa bouche délicate. Lui mettre les protec's à ses jambes. Se diriger vers la carrière, la boule au ventre. Placer le pied dans l'étrier gauche. Se hisser sur son dos et mettre l'autre pied dans l'étrier droit. Resserrer une nouvelle fois la sangle, ajuster les rênes et serrer les jambes pour la faire avancer. Sentir cette sensation de liberté me parcourir tout entière. Enchaîner un à un les obstacles toujours plus haut les uns que les autres. Avoir confiance en elle pour réussir à deux. Une fois le parcours finis, flâter son encolure en lui chuchottant des mots que seule elle entendra. Mettre pied à terre mais en restant sur ce petit nuage. Hôter le filet de sa belle tête si expressive. Détacher la sangle et retirer le tapis et la selle de son dos transpirant. L'amener à une autre barre d'attache. Lui doucher un à un les membres pour enlever la terre mais surtout détendre ses tendons. Retourner tranquillement vers le près. Au passage cacher une pomme dans sa poche qu'elle a déjà remarqué en faisant mine de rien. La faire brouetter sur le chemin du près. Envoyer la main à la poche et sentir son nez soyeux essayé d'entrer dans la poche pour en voler le contenu. Lui offrir celle-ci dont elle en fera qu'une bouchée. S'assoit dans l'herbe auprès d'elle pendant qu'elle brouette. Rester là, à la contempler. Avoir l'impression que le temps s'arrête. Se rendre compte que la nuit est presque tombée. La relâcher dans le près. La regarder s'éloigner vers ses congénères et se retourner pour me lancer un dernier regard. Range toutes mes affaires et quitter ce lieu unique. Demain ? Revenir. En attendant j'arrête de vivre, car ma vie est auprès d'eux.

Figure 3 : Les variations de langage (à gauche une conversations SMS entre Mélanie (Mé) et Martin (Ma), à droite un extrait de son blog)

Commentaire : En comparant la façon dont Mélanie s'exprime lorsqu'elle échange des SMS avec un ami et lorsqu'elle s'exprime dans un article paru dans le journal de son manège, on observe d'importantes variations de langage. Mélanie utilise intentionnellement un langage relâché lorsqu'elle communique par SMS : «Les SMS, c'est pour mes potes donc je m'en fous quoi...» En revanche, il y a chez elle une vraie recherche de langage élaboré dans les textes qu'elle publie dans le journal de son manège. Elle se décrit comme quelqu'un qui aime écrire et s'estime une rédactrice compétente (ce qui ne l'empêche pas, comme on le voit, de commettre de nombreuses fautes d'orthographe).

Sans doute, la brièveté qu'impose la communication par SMS influe-t-elle sur le type de langage mobilisé. Mais les contraintes qu'impose le medium ne suffisent pas à rendre compte du caractère extrêmement conventionnel du langage mobilisé. Bien qu'il ne repose pas sur une objectivation des règles qui l'encadre (comme la grammaire du français standard par exemple), le langage qu'utilisent nos informateurs dans leurs conversations

SMS est régi par ses propres normes et ses propres conventions, auxquelles on ne déroge pas impunément, sans risque de sanction sociale : « *Quand je vois « toi » écrit « T-W-A », je ne lis même pas (...)* « *Pourquoi* » [abrégé] « *PK* » mais non, « *PQ* » ! D'où il sort ton K ? (...) *J'ai horreur de recevoir un message « de rien » [abrégé] « D-R »* » (Mélanie) ; « *Si on ne maîtrise pas le langage SMS, on a l'air bièsse.* » (Laurent).

Langage et morale

Dans le but d'objectiver un tant soit peu le degré de maîtrise de l'orthographe de nos informateurs, et surtout d'analyser leur perception de leurs compétences orthographiques en regard de leurs performances réelles, nous leur avons

soumis un test orthographique. La dictée en question, intitulée « *Les arbres* », avait déjà été utilisée à plusieurs reprises pour tester le niveau orthographique des lycéens (Manesse et Cogis 2007).

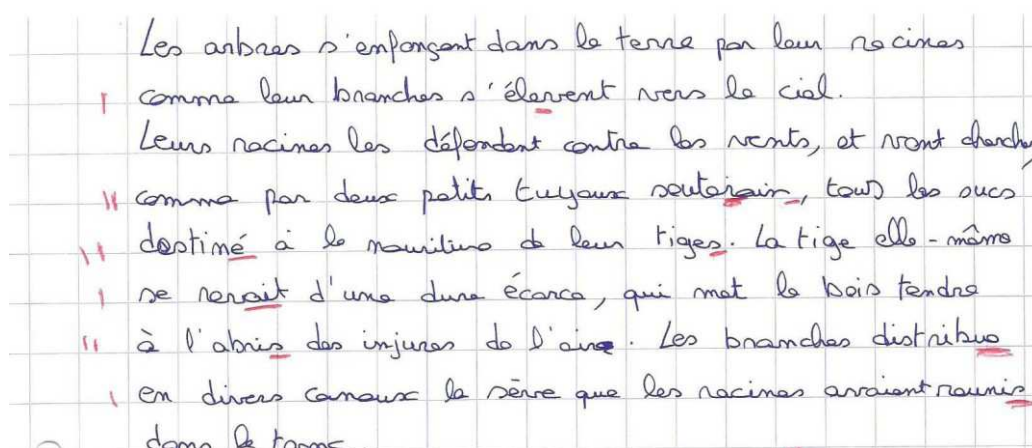


Figure 4 : Dictée « Les arbres » utilisée dans le cadre de l'enquête pour tester l'orthographe des jeunes rencontrés

Les six adolescents auxquels nous avons soumis le test ont réalisé entre six et onze fautes. Il n'est pas de notre ressort ici de discuter la nature de leurs difficultés. Il n'y a pas lieu non plus, à partir d'un échantillon non représentatif, de tirer des enseignements généraux sur ces résultats. Mais observons que ces résultats ont été obtenus en dépit, d'une part de la valeur que tous et toutes disent accorder à la bonne maîtrise de l'orthographe, et d'autre part de la relative confiance avec laquelle ils évoquent leurs compétences en la matière (Mélanie, par exemple, estime même être la référence de sa classe). Un peu mal à l'aise à l'annonce de leurs résultats, la plupart de nos informateurs minimisent leurs difficultés, par exemple en établissant une hiérarchie entre leurs erreurs. Comme dans le cas d'infractions au code de la route, le type d'erreur est répertorié et, de même qu'un stationnement interdit est considéré comme moins grave que de conduire en état d'ivresse, un accent oublié semble moins dramatique qu'une faute de conjugaison.

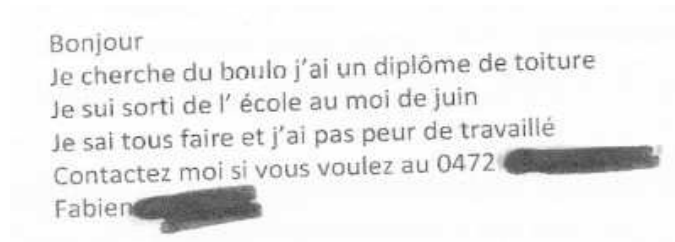
La pression sociale exercée par la maîtrise du français standard reste très présente chez ces adolescents. La plupart

disent relire leurs écrits pour traquer d'éventuelles erreurs orthographiques, en partie dans le but de répondre aux exigences scolaires mais aussi poussés par le souci de ne pas « *paraître idiot* »⁵. Certes, ils prennent soin de préciser que leur degré d'attention varie en fonction du contexte d'écriture. Certains ne font ainsi guère attention à leur orthographe lorsqu'ils écrivent des SMS. Mais nombreux aussi sont ceux qui relisent des écrits personnels non divulgués à autrui. La crainte de ne pas être jugé compétent dans ce domaine, voire simplement de se savoir incompetent, demeure donc saillante.

Dans le même sens, si les jeunes interrogés revendiquent haut et fort leur liberté en matière d'écriture, ils acceptent toutefois difficilement la variation dès lors que celle-ci trahit une méconnaissance, et non une prise de liberté, à l'égard du français standard. Ils se révèlent ainsi très conformistes lorsque l'on parle d'orthographe. Bien souvent, leurs discours prennent même une tonalité morale au moment de commenter les écarts à la norme. Nous avons pu le constater lorsque nous leur avons demandé de réagir à deux petits

⁵ Sur le sentiment de honte et des comportements d'auto-censure les élèves de l'enseignement professionnel en raison de leurs difficultés orthographiques, cf. Siroux 2010.

textes : un courrier électronique transmis mot laissé par une femme de ménage au patron d'une entreprise de toiture, terme de sa matinée de travail⁶.
par un demandeur d'emploi et un petit



Bonjour
Je cherche du boulo j'ai un diplôme de toiture
Je sui sorti de l' école au moi de juin
Je sai tous faire et j'ai pas peur de travaillé
Contactez moi si vous voulez au 0472 [redacted]
Fabien [redacted]

Figure 5 : Courrier électronique envoyé à un entrepreneur par une personne en recherche d'emploi

⁶ Il pourrait paraître paradoxal que nos informateurs jugent négativement chez autrui les fautes qu'ils commettent eux-mêmes. On peut cependant penser qu'ils ne commettraient pas une partie des fautes relevées dans les deux textes mentionnés ci-dessus. On y retrouve en effet des fautes qu'un élève de fin d'humanité dans l'enseignement général ne commet normalement plus (« je sui », « je sai », « moi de juin » « repartir au bus », « le carrelage ai lavée »). Ainsi, dans la dictée que nous leur avons fait passer, nos informateurs font des fautes « classiques » d'orthographe grammaticale (accord du pluriel, du participe passé, etc.) mais peu de fautes d'orthographe dite d'usage sur des mots fréquents.

Madame bonjour
j'ai pas eu le temps de faire les
poubelles au bureau car j'ai
nettoyé à 11h30 la cuisine.
j'ai fini à 11h30 et je doit repartir
ce soir. j'ai pas fait les assignées
non plus.
Le coulage ai lavé et les fenêtrés
devant aussi. Merci
A la semaine prochaine.

Figure 6 : Mot laissé par une femme de ménage à la personne qui l'emploie

A quelques nuances près, les réactions obtenues vont dans le même sens. Réagissant au mail de Fabien, le demandeur d'emploi, Odile insiste sur l'importance de « bien écrire » et confie qu'à la place du patron, elle n'engagerait pas le jeune homme. La faible compétence linguistique de Fabien semble moins en cause que le manque d'éducation (entendu ici au sens de politesse) que ses difficultés orthographiques laisseraient percevoir : « *Ce n'est pas correct...Ce n'est pas très beau, ce n'est pas poli.* »⁷.

La première réaction de Laurent est de rire à lecture du courrier électronique. Il trouve « anormal » d'écrire avec des

fautes d'orthographe surtout lorsque l'on est à la recherche d'un emploi. A la place du patron, lui non plus n'engagerait pas le demandeur d'emploi qui lui semble à la fois « *pas sérieux* » et « *bête* ». Il exprime ce jugement bien que l'enquêtrice lui fasse remarquer qu'une mauvaise orthographe ne semble nullement indicative de la capacité de ce jeune homme à produire un travail manuel de qualité.

Extrait de l'entretien avec Laurent

- J'sais pas, euh, c'est que, moi j'ai l'impression que quand on veut du boulot en « toitures », on fait quand même un minimum pour bien écrire, pour montrer que quand même...euh,

⁷ Sentiment sans doute encore renforcé par le caractère très direct du message et l'absence de formes rituelles de politesse dans celui-ci.

- enfin, voilà quoi ...
- *Et cela te donne quoi comme impression alors de voir ça ?*
 - *Qu'il est un petit peu bête le monsieur !*
 - *Tu penses qu'il est bête ? Mais limite, ça nous est égal qu'il sache écrire pour aller sur un toit ?*
 - *Ouais ouais d'accord mais bon, quand on écrit une lettre à son patron, on la fait correctement quoi, y'a quand même... C'est un minimum.*
 - *Et il aurait pu faire quoi alors ? Tu lui conseillerais quoi alors ?*
 - *De lire peut-être avant, de faire des accords et... (Rires)*
 - *Ok. Donc cela ne te fait pas bonne impression ?*
 - *Non.*

Laurent souligne également l'importance d'avoir une belle allure, de présenter correctement son CV et d'écrire sans faute lorsqu'on est à la recherche d'un emploi. Il associe les trois éléments à une bonne éducation et tisse ainsi un lien entre maîtrise du français et éducation⁸.

Quant à Léo, il reste assez perplexe. Il avoue, presque à regret, que dans la position d'un patron d'entreprise, il aurait des préjugés.

Extrait de l'entretien avec Léo

- [Réagissant au courrier du demandeur d'emploi] Ben... disons qu'au niveau de lecture c'est pas le top, c'est quelque chose d'assez superficiel. Comme c'est une demande de travail, il aurait peut-être pu formuler ça autrement, enfin je sais pas. Maintenant dans ce qu'il dit il a l'air d'être compétent, maintenant je sais pas.
- *Tu serais patron, tu reçois ça?*
- *A mon avis s'il y en a un de mieux, je ne prends pas celui-là.*
- *En même temps, c'est pour de la toiture, donc on ne lui demande pas de savoir écrire.*
- *Oui voilà. Franchement, je sais pas, je demanderais peut-être à le rencontrer mais sinon oui, non...*
- *Ca te laisse perplexe de voir autant de fautes?*
- *Oui quand même, c'est un peu zarbi, même moi qui suis pas fort en orthographe, j'arrive quand même à voir pas mal de fautes.*

Toutes ces observations ne sont évidemment pas dénuées d'un certain « réalisme ». Que l'orthographe puisse constituer un critère de sélection sur le marché de l'emploi, et

⁸ Cette dernière observation s'inscrit dans une longue tradition de recherche en sociolinguistique. Dans sa célèbre étude sur le parler des jeunes noirs de Harlem, W. Labov relevait par exemple qu'en dépit de la « verbosité » du langage de la middle classe, « nous savons que ceux qui emploient de tels procédés stylistiques sont des gens éduqués et nous sommes donc enclins à croire à priori qu'ils vont dire des choses intelligentes » (Labov 1993 : 301).

susciter de tels jugements négatifs, ne fait pas de doute. Le constat saute aux yeux lorsque l'on consulte quelques sites visant à répercuter auprès des demandeurs d'emploi les exigences des employeurs. L'importance d'une orthographe correcte est prêchée sur tous les tons et ce, là aussi, de manière relativement indifférente à sa valeur d'usage dans le travail concret. Une bonne orthographe est censée traduire des attitudes et des valeurs morales (respect, fiabilité, sérieux, etc.) et témoigner d'un degré de familiarité avec les formes scolaires jugées indispensables à l'« insertion professionnelle ». « *Même si seulement 5 % des recruteurs français rejettent une candidature dès la première faute, beaucoup voient dans ces erreurs un manque de respect et d'intérêt pour l'entreprise* », lit-on par exemple sur le site « Looking for mission »⁹. Le magazine « L'express » se fait quant à lui l'écho d'un jugement plus lapidaire : « *Envoyer une lettre de candidature avec des fautes d'orthographe, c'est comme aller à un entretien d'embauche avec un jean troué!* », s'exclame Bernard Fripiat, l'un des rares coachs d'orthographe en France. *C'est vécu «comme une impolitesse»* »¹⁰.

D'une certaine manière, les propos de nos informateurs vont cependant au-delà de cet « intérêt bien compris ». En effet, leur

jugement est à peine moins intransigeant à l'égard du petit mot laissé par la femme de ménage. Le contexte plus informel et le fait que le français n'est visiblement pas la langue maternelle de cette dame n'infléchissent pas significativement leur jugement.

Extrait de l'entretien avec Léo

- *Ca t'inspirerait quoi si tu reçois ça ? Bon, elle avait nettoyé normal.*
- *J'allais dire une femme de ménage euh (rires).*
- *C'est si catastrophique que ça ?*
- *En plus t'es prof et tu vois ça, tu dois te dire 'aie aie aie'.*
- *Parce que je suis prof tu penses que*
- *Ben non pas forcément mais euh*
- *Tu te dis quoi quand tu vois ça .Tu fais 'pffffff'*
- *Femme de ménage, elle a pas vraiment besoin de savoir écrire mais bon, alors qu'elle fasse une lettre à l'ordinateur avec le correcteur orthographique quoi.*
- *Tu n'écrirais pas à la main si tu savais que tu écrivais comme ça?*
- *Je ferais un peu plus, enfin je ne sais pas si elle a fait attention ou pas, mais je ferais attention quoi.*

Partant d'une appréciation linguistique de la production scripturale qui leur est soumise, le discours des adolescents

⁹ <http://www.l4m.fr/emag/dossier/conseils-1/orthographe-candidature-importance-faire-faute-9833>

¹⁰ http://www.lexpress.fr/emploi-carriere/emploi/chasse-ouverte-aux-fautes-d-orthographe-dans-les-entreprises_1036380.html

dévie presque instantanément vers une évaluation morale du scripteur. Lorsqu'ils ne disent pas seulement « le demandeur d'emploi ne sera pas engagé », mais « je

ne l'engagerais pas », on constate combien le lien entre maîtrise de l'orthographe et valeur morale de la personne est pour eux vecteur de sens.

Conclusion : l'adolescence comme période de moratoire ?

Les pratiques d'écriture sont loin d'avoir déserté la vie quotidienne des jeunes interrogés. Ils font, nous l'avons vu, un usage intensif des nouveaux modes de communication et consacrent une part considérable de leur temps à la communication écrite avec leurs proches.

Ces nouveaux modes de communication favorisent le développement d'un rapport relativement fonctionnel à l'écrit. Mais l'attention de nos informateurs envers les normes formelles de la communication écrite reste soutenue. En les écoutant et en les lisant, on devine d'ailleurs le plaisir avec lequel certains jouent avec la langue, se servent des signes de ponctuation et de symboles, modulent le sens de leur propos en le parsemant de verlan, de mots wallons, anglais ou italien.

Il n'en faudrait pas beaucoup plus pour esquisser le portrait d'une génération linguistiquement décomplexée, la figure d'un « locuteur pluriel », bienveillant à l'égard de la variation linguistique et serein dans les usages qu'il en fait. Telle est du moins la conclusion que l'on pourrait logiquement tirer des propos d'Odile :

« Des fois, pour exagérer, on parle super bien comme à l'ancien temps : 'Oh Gentes Dames !'. Des fois, on se parle comme ça à l'école et les autres nous regardent bizarrement mais ça nous amuse et on parle aussi comme des... Enfin on ne parle vraiment pas bien, comme la racaille aussi. »

On constate pourtant que les normes (orthographiques en particulier) du français standard ne laissent pas ces jeunes gens insensibles et indifférents. Il est frappant de constater le décalage entre le relâchement avec lequel ils disent écrire dans certaines circonstances de la vie de tous les jours, la souplesse apparente de leur attitude à l'égard de la norme et la rigidité de leurs appréciations envers les usages relâchés de l'écrit. Ils revendiquent le droit à la variation, se plaignent des contraintes formelles que leur imposent leurs professeurs, et éprouvent parfois bien des difficultés à les maîtriser (cf. leurs résultats au test orthographique). Mais, au bout du compte, ils s'imposent des contraintes de nature assez similaires dans des contextes informels que l'on imaginerait volontiers affranchis de la puissance normative du

français standard. Odile, par exemple, estime que « *si on veut rédiger une lettre d'amour et que c'est plein de fautes, ce n'est pas correct* ». Assurément, de même que l'on n'écrit pas une lettre d'amour sur un vieux papier, utiliser des mots d'amour mais mal les orthographier produirait un effet désastreux, contraire à celui recherché. S'ils estiment parfois avoir de bonnes raisons de transgresser la norme orthographique, ils savent donc aussi lorsqu'il convient de la respecter, sous peine d'avoir l'air inintelligent.

L'intransigeance de nos enquêtés est plus grande encore face aux lacunes orthographiques d'autrui. Les réactions à la découverte des petits mots de la femme de ménage et du demandeur d'emploi sont particulièrement indicatives. Si la variation, entendue comme prise de liberté consciente et volontaire à l'égard de la norme, semble déjà sujette à caution, elle devient carrément irrecevable lorsqu'elle trahit l'incapacité du locuteur à se conformer aux usages légitimes de la langue. Nos informateurs semblent ainsi habités par une sorte de règle d'or qui veut que l'on écrit sans faute. Et la règle est au moins autant morale que linguistique puisque ceux qui l'enfreignent apparaissent non seulement incompetents mais aussi indignes de confiance.

Nos entretiens donnent en outre à penser que l'intérêt que ces jeunes portent au langage SMS, et au « relâchement »

orthographique qu'il autorise, aurait tendance à s'estomper avec le temps. Le processus semble parfois déjà en cours. Laurent, par exemple, évoque en ces termes la transformation de ses usages du français écrit et anticipe déjà l'effort de normalisation que commande à ses yeux l'entrée dans la vie adulte. « *Il y a deux trois ans, j'utilisais beaucoup d'abréviations (...) maintenant j'essaie d'écrire en remettant des accents, en écrivant les mots en entier. Des fois, je mets des petites abréviations quand même mais bon (...) Sinon, j'essaie d'écrire un petit peu mieux qu'avant parce que je trouve que ça fait un petit peu bête maintenant (...) En étant adulte, on doit faire moins de fautes C'est un minimum d'écrire sans faute.* » Le chemin emprunté par Léo semble relativement analogue. Depuis sa quatrième secondaire, nous confie-t-il, il s'efforce d'abandonner peu à peu le langage SMS et ses caractéristiques (abréviations, troncations, etc.) au profit d'un langage plus traditionnel, et au bénéfice d'un code qui lui semble socialement doté d'une valeur supérieure (« *sur Facebook, même les gens de mon âge, ils essaient de faire le moins de fautes possible parce qu'à mon avis, c'est mieux perçu* »). On perçoit, chez Léo, une certaine tension entre le besoin de s'associer à la culture des jeunes de son âge et la gêne ressentie au moment d'« avouer » qu'il utilise un langage socialement dévalorisé. C'est un peu comme s'il affirmait : « je sais que je suis malade mais je me soigne, maintenant ça va mieux... ».

Dans l'imaginaire collectif, l'adolescence est vue comme un âge d'insoumission et d'affranchissement à l'égard de la norme. Pour ce qui concerne le rapport au langage, sans doute serait-il déjà plus juste de la considérer comme une période de moratoire¹¹. Il semble en effet qu'en grandissant, les jeunes que nous avons rencontrés s'efforcent de revenir à un français plus classique et sont davantage disposés à faire allégeance à la norme officielle (sans nécessairement y parvenir). Produire des textes sans fautes n'est, à leurs yeux, pas *en soi* le signe d'un manque de respect, d'une méconnaissance des normes, d'une incompétence. Tout dépend du contexte et des conventions sociales qui s'y appliquent. Par faute de temps, d'attention ou même par nonchalance cela reste acceptable. En revanche, faire des fautes d'orthographe devient un problème dès que cela peut être interprété comme un signe de manque d'intelligence ou de faible niveau scolaire.

L'observation donne à réfléchir lorsque l'on sait combien le langage SMS reste présenté, dans nombre de discours publics, comme la cause de toutes les décadences : déclin de l'orthographe, de la langue, mais aussi de la capacité à communiquer et à entrer en contact avec autrui, à vivre en démocratie et à se respecter. Nos informateurs n'ont en effet pas le monopole d'une lecture moralisante du langage. Il n'est pas rare de lire sous la plume d'universitaires, de

journalistes ou de responsables politiques des analyses qui tendent à faire de la non-maîtrise de la langue légitime (et de la langue écrite en particulier) la cause de tous les problèmes sociaux, et la clé universelle pour y remédier (Lahire 2005).

Sans doute, la posture inverse ne rend-elle pas davantage service aux locuteurs les plus en difficulté avec la langue légitime. S'extasier face à la « créativité » des nouvelles formes de communication linguistique, c'est oublier que le langage SMS et ses avatars n'ont pas fait disparaître, comme par magie, le pouvoir de classement de nos jugements culturels. Nous l'avons vu, les jeunes en apparence les plus « libérés » dans leurs usages de l'écrit, sont parfois aussi les plus prompts à s'ériger en gardiens du temple orthographique.

Les écueils du « légitimisme » et du « relativisme » (Grignon et Passeron 1989) ne laissent pas beaucoup de marge aux professionnels de l'éducation soucieux de transmettre la norme sans l'absolutiser, d'accueillir les usages illégitimes de la langue sans laisser croire à ceux qui en font usage que la société est prête à la même bienveillance. Somme toute, c'est encore par la transmission de compétences meta-linguistiques que l'on offrira vraisemblablement aux jeunes générations la possibilité de développer un rapport réflexif au langage et une compréhension fine des enjeux politiques qui le traversent.

¹¹ Cette hypothèse va dans le sens de nombreux travaux sur la socialisation culturelle (Lahire 2006/2004) dans les classes populaires (Lepoutre 2001) ou bourgeoises (Siroux 2011).

Bibliographie

- Bourdieu P. (1982). *Ce que parler veut dire. distinction de soi*. Paris : La découverte, Textes à l'appui. Paris : Fayard.
- Draelants, H. (2004a). Les usages juvéniles des technologies de la communication. De nouvelles façons d'être ensemble et de se socialiser. *L'Observatoire – Revue d'action sociale & médico-sociale*, n° 43, juillet-août-septembre.
- Draelants, H. (2004b). *Bavardages dans les salons du net*. Bruxelles : Labor.
- Goffman E. (1987). *Façons de parler*. Paris : Minit, Le Sens Commun.
- Grignon C., Passeron J.-C. (1989). *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*. Paris : Seuil, Hautes Etudes.
- Gumperz, J. (1989). *Engager la conversation*. Paris : Les Editions de Minit.
- Hymes D. (1991). *Vers la compétence de communication*. Paris : Didier, Langues et apprentissage de langues.
- Labov, W. (1993/1972). *Le parler ordinaire. La langue dans les ghettos noirs des Etats-Unis*. Paris: Minit, Le sens commun.
- Lahire, B. (2005). *L'invention de l'illettrisme. Rhétorique publique, éthique et stigmates*. Paris: La Découverte, Poche.
- Lahire, B. (2006/2004). *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*. Paris : La découverte, Textes à l'appui.
- Leporcq C. (2012). *Pratiques d'écriture d'adolescents en dehors du cadre scolaire. Entre ce qu'ils font et ce qu'ils disent...* Mémoire de master en sciences de l'éducation, Université catholique de Louvain, non publié.
- Lepoutre D. (2001/1997). *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*. Paris : Odile Jacob, Poches.
- Manesse D, Cogis. D. (2007). *Orthographe : à qui la faute ?* Issy-Les-Moulineaux : ESF éditeur.
- Penloup M.-C., Liénard F. (2011). *Le rapport à l'écriture, un outil pour penser la place de l'écriture électronique dans l'enseignement-apprentissage du français*. Consulté le juillet 19 2011 sur forumlecture.ch.
- Pinçon M., Pinçon-Charlot M. (2002/1997). *Voyage en grande bourgeoisie*. Paris : Presses Universitaires de France, Quadrige.
- Siroux, J.-L. (2010). *Langage et socialisation dans l'enseignement professionnel*. Français et société, n°20.
- Siroux, J.-L. (2011). *La fabrication des élites. Langage et socialisation scolaire*. Louvain-la-neuve: Académia/L'Harmattan, Thélème.

Derniers cahiers de recherche publiés

2013

Draelants H., et Braeckman S.

Aspirations et sentiment de compétence à suivre des études supérieures. L'établissement scolaire comme contexte de comparaison sociale, n° 93

Delvaux B., Desmarez P., Dupriez V., Lothaire S. et Veinstein M.

Les enseignants débutants en Belgique francophone : trajectoires, conditions d'emploi et positions sur le marché du travail, n° 92

Renouprez L., Weber G., Martin M., de Viron F.

L'absentéisme en formation pour adulte est-il influencé par le dispositif de cours ? Le cas d'un master universitaire, n° 91

2012

Paquay L.

Continuité et avancées dans la recherche sur la formation des enseignants, n° 90

Fusulier B.

Regard sociologique sur l'articulation de la vie professionnelle avec la vie familiale. Enjeu de société, médiation organisationnelle et appartenance professionnelle, n° 89

Fusulier B. et Moulaert T.

Etre infirmière et parent : une approche compréhensive des engagements et des parcours professionnels en Belgique francophone, n° 88

Vermandele C., Dupriez V., Maroy C et Van Campenhoudt M.

Réussir à l'université : l'influence persistante du capital culturel de la famille, n° 87

2011

Delvaux B.

Nationalité et parcours scolaire en Belgique francophone, n° 86

Dupont S., Meert G., Galand B., Nils F.

Comment expliquer le dépôt différé du mémoire de fin d'étude ? n° 85